

## Journal rémois

1<sup>er</sup> 7<sup>bre</sup> 11 heures

Visite de P.D. au 16 de la rue du Carrouge une femme d'en face, qui secoue ses tapis, le regarde d'un œil inquisiteur et soupçonneux. il ne s'en effraie pas, et entre hardiment dans l'immeuble que la foule du matin semble avoir évacué.

Suivant le conseil d'un écriteau trouvé sur les marches de l'escalier, il ferme le compteur à gaz ; pour celui à électricité, dont il ne connaît pas le maniement, il demandera à Félicien de venir faire le nécessaire.

Le parcours de tout l'ensemble n'ayant rien accusé d'anormal, il se retire enlevant comme prises de guerre un artichaut et trois tomates au profit du 23 de la Rue de Talleyrand.

Dans l'après-midi, les hommes des N° 22 et 23 s'en vont.

2 7<sup>bre</sup>

Matinée mouvementée par suite des nouvelles reçues du théâtre de la guerre ; on dit qu'une bataille se prépare sous Reims.

Consultée à nouveau sur l'éventualité d'un départ, la famille décide à l'unanimité moins une voix de rester ici, quoi qu'il arrive.

D'ailleurs, on apprend peu de temps après qu'il aurait été impossible de faire autrement, attendu que la C<sup>ie</sup> de l'Est et le C.B.R. ne marchent plus pour les civils.

L'hôpital militaire a été évacué dans la nuit, et Félicien a pu passer chez lui pour faire ses adieux, les Postes ont suivi le mouvement, ce qui va nous empêcher complètement de recevoir des nouvelles et d'en envoyer, puis les derniers wagons ont enlevé le personnel des Chemins de fer.

Dans l'après-midi, des détonations sourdes s'entendent souvent : ce sont les aiguillages de la voie ferrée qu'on fait sauter.

A 17 heures, Marie Lallement, ses enfants et sa bonne viennent s'installer au 23.

3 7<sup>bre</sup>

Le courrier de la Champagne annonce qu'il publie ce matin son dernier numéro ayant décidé, avec ses confrères locaux de cesser toute édition pour une période indéterminée.

17 heures, Marie-Thérèse Perardel va demeurer chez ses beaux-parents 8 rue Jacquart.

Jusque 19<sup>h</sup> le canon tonne sans interruption dans les environs ; plus tard dans la soirée quelques patrouilles de uhlans sont vues en ville.

4 7<sup>bre</sup>

On dit que les conditions de reddition de Reims sont arrêtées, et qu'il n'y a rien à redouter pour la population civile ; cependant vers 9<sup>h</sup>35 commence un bombardement de  $\frac{3}{4}$  d'heure environ qui fait de nombreuses victimes et occasionne de très importants dégâts.

Beaucoup d'éclats d'obus sont projetés sur le 23 cassant seulement quelques carreaux ; la famille s'était réfugiée dans les caves et le personnel dans le cellier des toiles ; personne n'a souffert.

Rue du Carrouge ?

Chez M<sup>me</sup> Ragot, rien du tout malgré que deux maisons voisines (n° 17 et 20) aient été particulièrement éprouvées.

Sont indemnes aussi les immeubles H. Perardel et C. Lallement.

L'appartement de Marie-Thérèse a été plus éprouvé, toutes les vitres sur rue ont été réduites en miettes, et divers objets d'intérieur ont été brisés ou déplacés.

La cathédrale, qui devait être le point de mire, n'a pas été touchée ; seules, ses vitraux et rosaces ont été en partie pulvérisés.

S<sup>t</sup> André a une forte brèche ; aucun obus n'a dépassé cette église.

On assure que ce bombardement a été effectué par méprise par une batterie installée au Mont-S<sup>t</sup>-Pierre et à qui on avait omis de transmettre des ordres contraires.

Entrée des Allemands

L'après-midi, plusieurs régiments de toutes armes entrent en ville.

5 7<sup>bre</sup>

Les détails qui précisent les évènements de la veille montrent que c'est de différents côtés qu'on a été bombardé, car il y a des effets dans tous les quartiers (Laon et Cérès f<sup>bg</sup> exceptés) et dans des sens opposés. C'est ainsi qu'ont été touchés l'église S<sup>t</sup> Remi, la Maison de retraite, l'école professionnelle, l'ex-maison des Lazaristes, la Poste de la rue de Vesle, et des immeubles des rues de Châtivesle, Thillois, Talleyrand, Thiers, de Mars, des Elus, de Luxembourg, Legendre, esplanade Cérès, boulevard de la Paix, des Cordeliers, d'Avenay, etc.

La population curieuse se porte aux endroits les plus atteints, circulant librement au milieu des soldats allemands, qui s'intéressent plus aux provisions de bouche ou aux cartes postales.

Les victimes d'hier seraient au nombre d'une cinquantaine ; parmi celles déjà enterrées aujourd'hui, on cite M<sup>elle</sup> Horn, nièce de M<sup>me</sup> Hourlier, M. Pouyat (12 ans) fils de Pouyat-Champeaux, pharmacien.

Dans l'après-midi, on dit que le Kronprinz doit bientôt entrer en ville ; une salve d'honneur de 21 coups de canon serait tirée, dont il n'y aurait pas lieu de s'effrayer.

Il n'en a rien été : néanmoins de beaucoup trop nombreux Rémois s'étaient portés vers les rues présumées du passage de ce personnage.

6 7<sup>bre</sup>

Dimanche d'un grand calme : assistance aux offices et promenades, au fg de Laon pour les uns, en ville pour les autres, en ont occupé les longues heures.

De la rue du Carrouge, on a rapporté des légumes trouvés à la cave ; on y a aperçu un fût de bière en perce qui sera transporté en détail et utilisé au 23.

Des affiches apposées sur les monuments publics et signés « Voir Moltke », précisent les peines, de mort pour les individus, d'incendie pour la ville, qu'entraînerait tout attentat contre les soldats ou les services allemands.

Il paraît vraiment n'y avoir que de très peu de troupes ici ; on en voit beaucoup, mais qui ne font que passer, allant vers la bataille. Où ? c'est ce que nous ne savons pas.

7 7<sup>bre</sup>

Rien de nouveau ; toute la journée on entend la canonnade lointaine.

8 7<sup>bre</sup>

Très peu d'animation dans les rues, et le soir, dès 19 heures, plus rien du tout.

Réapparition, en format réduit, du Courrier de la Champagne.

9 7<sup>bre</sup>

Le canon tonne presque sans interruption.

Un régiment 'Inf<sup>ie</sup> qui débouche de rue Chanzy et prend la rue de Vesle, se dirigeant vers le Canal, nous réveille à 5<sup>H</sup>3/4, au son de ses clairons.

Il semble ne comporter qu'un effectif fort réduit, bien qu'ayant ses voitures au grand complet.

Vers 10<sup>H</sup> défile en sens contraire un long convoi d'automobiles-ambulances toutes garnies de malades ou blessés.

10 7<sup>bre</sup>

C'est sans interruption que passent aujourd'hui des blessés : beaucoup entassés dans des voitures, mais bien plus encore à pieds.

Ces derniers sont les peu gravement atteints ; après un pansement sommaire on les loge chez l'habitant, dans les maisons les plus proches des ambulances ; les officiers sont de suite évacués.

Tous les hôpitaux sont combles, défense est faite au personnel rémois qui y a accès et questionner qui que ce soit sur les faits militaires.

Presque sans arrêt aussi repassent en ville des débris de régiments de toutes armes et de tous numéros ; la bataille d'où ils viennent a du être fort meurtrière si on en juge par la faiblesse numérique de chacun des groupes.

Puis, ce sont des états-majors affairés allant en automobiles, à travers les rues, à des vitesses folles.

Tous ces mouvements donnent l'impression d'une retraite précipitée ; nous avons vu ces mêmes manœuvres, il y a 8 jours, lorsque nos soldats nous ont quittés, puissent-ils être maintenant les précurseurs de la prochaine rentrée de nos chers pantalons rouges !

Un agent ayant dit à P. D. qu'une réquisition est possible vers 17 heures pour réunir un certain nombre d'hommes qui devront creuser des fosses pour enterrer les morts allemands, celui-ci congédie vivement son personnel à 15<sup>H</sup>30, et bravement va occuper son temps à un travail de cave.

Sont passés devant la maison 3 grands camions remplis de cercueils.

11 7<sup>bre</sup>

Entre 3 et 5 heures des voitures à l'infini se dirigent vers le fg Cérés, venant du fg de Paris, et dans la matinée c'est le défilé des blessés qui commence.

A 14<sup>h</sup>1/2 nous installons chez M<sup>me</sup> Ragot la famille Sohier, M<sup>r</sup> M<sup>me</sup> et fillette de 4 ans ; la cuisine et la chambre voisine avec un 2<sup>e</sup> lit leur sont attribuées.

Cette prise de garde leur donne droit au coucher, à l'éclairage et au chauffage avec allocation journalière de 5<sup>F</sup>.

Consigne : entretien des chambres qui pourraient être occupées éventuellement par des hôtes de passage.

On dit qu'un fils de Guillaume est logé depuis hier au Grand Hôtel et que c'est à son intention qu'ont été sablées les rues avoisinantes ; confirmation de sa présence à Reims est donnée par ce fait que l'écrivain a vu, circulant en ville, une auto aux armes impériales.

12 7<sup>bre</sup>

Encore grand va-et-vient dans la nuit du 11 et 12.

Dans la soirée d'hier on a tiré, avenue de Paris, sur les Allemands, ce qui a failli nous amener de terribles représailles ; mais le coupable ayant été saisi et fusillé, et sa maison brûlée, il y a tout lieu, ce matin, d'espérer que l'incident est terminé.

Ceci incite le commandant d'armes à exiger de la Municipalité une liste d'otages éventuels comportant des noms de toutes les classes de la société, et principalement d'ouvriers, car c'est dans l'un de ces derniers qu'il voit le coupable de l'attentat de la veille.

C'est à ce titre d'otage que M<sup>r</sup> Guédet, accompagné de M.M. Fréville, Lejeune et Rohart, a passé la dernière nuit au Lion d'Or ; ces notables encadraient la chambre dans laquelle reposait le prince Henri de Prusse, cousin de l'Empereur.

Dès 8 heures une canonnade lointaine commence à gronder ; elle ne doit durer que jusque 19<sup>H</sup>15 allant toujours en progressant et finissant à tonner sans une minute d'interruption à partir de 11 heures. Les mitrailleuses sont aussi de la partie, et comme c'est tout à l'entour immédiat de Reims que se livre cette bataille, la situation n'est vraiment pas gaie pour ceux qui ne peuvent que se terrer chez eux dans l'ignorance de la conclusion du combat.

Les rues ne sont parcourues que par les troupes et services allemands qui exécutent en bon ordre, en chantant même, leur mouvement rétrograde.

A 17<sup>H</sup> un automobiliste du service municipal vient afficher en face du 23 une proclamation, sur papier vert, menaçant de pendaison pour les individus et d'incendie pour le quartier toute entrave qui serait apportée par les civils aux évolutions des troupes.

Avec les lueurs de deux incendies aperçues à 21 heures, ce sont les seules nouvelles que nous ait apportées cette lugubre journée.

On s'était couché la veille demi-vêtu, tenant à sa proximité tout le nécessaire pour une fuite précipitée si les circonstances l'exigeaient ; aussi le sommeil avait-il été plus que léger, d'autant plus que vent et pluie faisaient rage.

On ne dormait donc que d'un œil quand à 5<sup>H</sup>20 un bruit d'armes et des cris retentissent dans la rue, vite, M<sup>me</sup> P.D. s'élance à la fenêtre d'où un rapide coup d'œil lui permet de saisir la situation et de pousser un puissant « vive la France » qui met en une seconde la maisonnée sur pieds.

Oui, ce sont des pantalons rouges qu'on aperçoit, pourchassant les Allemands restés en ville !

Départ des allemands  
du 4 au 12 # 9 jours

Dimanche  
13 7<sup>bre</sup>

Elle est inénarrable, la joie folle du moment et nul doute que s'il avait pu contempler un tel spectacle, et malgré la dignité de sa fonction, le nouveau pape Benoit XV n'eût lui-même dansé une gigue d'allégresse !

La toilette est tôt faite, et c'est avec une hâte fébrile qu'on vole vers le passage des troupes acclamant successivement le 2<sup>e</sup> Chasseurs à cheval, les 15<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> d'Artillerie, les 33<sup>e</sup> et 127<sup>e</sup> d'Inf<sup>te</sup> en assistant aux effusions et aux distributions de toutes sortes dont on les gratifie.

La journée s'écoule au milieu d'une saine et patriotique émotion qui ferait oublier les longues et si tristes heures vécues la veille si le canon, qui reprend de 11 à 19<sup>H</sup>15, ne nous ramenait à des préoccupations moins riantes.

Nos troupes nous couvrent, en effet, mais les forts et les hauteurs environnants n'en sont pas moins occupés par l'ennemi qu'il faut en déloger.

Vers 18<sup>H</sup> les mitrailleuses tonnent aussi, mais sans succès nous semble-t-il ; elles visent un aéroplane allemand qui survole effrontément la ville.

A 18<sup>H</sup>45, Sohier accourt, annonçant la visite en bombe, reçue à l'instant, d'André Ragot demandant à embrasser sa mère.

Ne disposant que de 5 minutes, il refuse de pousser jusqu'au 23, et file, sans dire quoi que ce soit qui permette de suivre sa trace.

P.D. part aussitôt communiquer la nouvelle à Couturier, et ensemble nous regrettons de n'avoir pas d'indication suffisante pour le découvrir, d'autant plus que, par arrêté municipal de ce jour, la circulation est interdite à partir de 20 heures.

C'est à ce moment que se posent à nos coins de rues des sentinelles chargées de surveiller le mouvement des automobilistes, car on craint que des patrouilles allemandes, ainsi faites, ne viennent, en vitesse, se rendre compte de nos dispositions.

Des barricades mobiles sont en plus établies avec tous moyens de fortune : caisses, gradins, échelles, etc.

14 7<sup>bre</sup> A 3 h ½, dans l'obscurité et par un froid vif, défile sous nos fenêtres un Rég<sup>t</sup> d'artillerie, Hénin et Sohier vont avoir fort à faire pour déblayer ce triste chantier !

Pendant ces longues minutes de destruction, les familles Perardel, Lallement et Dupuis, abrités de leur mieux et égrenant leurs chapelets se confiaient en la Providence du soin de leur sauvegarde ; elles n'ont pas été éprouvées.

Lente et pénible, la journée s'écoule dans une énervante canonnade qui ne cesse qu'à 19<sup>H</sup>20.

Au moment du coucher la rue est d'un lugubre impressionnant : pas de bec de gaz allumé, pas de globe électrique, pas un passant, seules scintillent quelques faibles lumières derrière les persiennes closes des maisons voisines.

15 7<sup>bre</sup> On a dormi tout de même, bien que le canon ne se soit guère tu ; il reprend avec intensité de 4<sup>H</sup>45 à 10<sup>H</sup>30. parfois s'y mêlent, dans le lointain, des éclatements d'obus qui conseillent de se préparer à une nouvelle descente en cave.

Heureusement, elle ne s'est pas imposée.

P.D. va signaler à Tailliet les dégâts du n°16 en lui demandant de remettre les choses en état le plus tôt possible : une visite y sera faite aujourd'hui même, et les travaux de menuiserie nécessaires commenceront aussitôt. Un état de lieu sera dressé par Villet (architecte), ceci pour être communiqué à la Ville à fin de réclamation ultérieure d'indemnité.

15 7<sup>bre</sup>  
(suite) Après une petite accalmie, la lutte reprend vers 13<sup>H</sup> toujours aussi bruyante, et en voilà pour jusque 19<sup>H</sup> sans arrêt ; les faubourgs Cérés et de Laon sont en outre, à nouveau bombardés et subissent de forts dommages.

15 au 28 septembre 1914 bombardements intenses  
et incendie de la Cathédrale 19/09/14 ?

Lundi 28 7<sup>bre</sup>

Je quitte Sacy à 7<sup>H</sup> du matin, après avoir fait mes adieux aux 2 familles Perardel qui vont partir dans l'inconnu, et à celles qui, sans homme, pour les guider, décident de rester encore dans les environs de Reims.

Au moment de la séparation, l'émotion me gagne, et c'est sans mot dire, mais le cœur saignant et les yeux pleins de larmes que s'échangent les dernières effusions.

A peine rentré, j'accueille le Capitaine de Marcel et son Maréchal des logis Chef venus en ravitaillement ; on me donne l'assurance qu'à la première sortie mon cher fils sera du voyage.

Dans la nuit du 28 au 29, la bataille s'engage avec une violence extrême, les Allemands s'obstinant à essayer de rentrer en ville. On ne dort pas, le bruit des mitrailleuses et des fusils se faisant entendre de trop près pour qu'il soit possible de reposer.

29 7<sup>bre</sup>

Agréable visite d'André Ragot, dont la Compagnie est à Trigny depuis 6/8 jours ; la santé est florissante et ne paraît pas du tout se sentir des fatigues du métier.

30 7<sup>bre</sup>

17<sup>H</sup> Couturier venant des Mesneux se fait l'écho de l'inquiétude de la famille C. Lallement, que les travaux de fortification qui se multiplient dans les environs impressionnent défavorablement, et du désir qu'elle aurait de me voir arriver au plus tôt porteur de l'or retrouvé intact dans le coffre-fort.

1 8<sup>bre</sup>

Dès 7 heures, et lesté comme demandé, je pars à bicyclette.

Le plaisir de tous est grand lorsque j'apprends qu'à Reims la nuit passée a été d'un calme inconnu depuis 3 semaines ; nous voulons tous croire à une bienheureuse intervention de S<sup>t</sup> Remi, dégageant la ville, et nos bons amis, ainsi réconfortés, décident de surseoir à leur projet le départ vers des contrées moins exposées.

Content moi-même de les laisser en de meilleures dispositions, je poursuis jusque Sacy, porteur du traditionnel pain qui me fera doublement bien accueillir des miens.

Mais, par exemple, il n'en est pas de même du Colonel du 25<sup>e</sup> Dragons qui, lui, posté à l'entrée du village me reçoit plutôt fraîchement.

En exécution d'ordres formels, il prétend ne pouvoir me laisser pénétrer dans la localité, ou s'il m'y admet devoir m'en refuser la sortie.

L'exhibition d'un vieux laissez-passer lui prouve mon identité, tandis que mes explications le convainquent qu'il n'y a pas lieu de me retenir comme suspect ; aussi, finit-il par autoriser entrée et sortie, mais à condition que je laisse là ma bicyclette dont l'usage est interdit aux civils sur le parcours Sacy-Reims.

Là, il se montre absolument intransigeant, et après avoir embrassé les miens et être convenu avec eux que leur retour s'effectuera le samedi 3 8<sup>bre</sup>, c'est forcément à pieds que je reviens.

2 8<sup>bre</sup>

Réception à 18<sup>H</sup> d'une lettre confirmant les projets de rapatriement déjà arrêtés la veille, et disant que toute liberté d'allure est maintenant laissée sur route.

3 8<sup>bre</sup>

10<sup>H</sup> Départ de M. Hénin allant aider la caravane dans son retour.

Il évite Bezannes, occupé par un Etat-major qui rend le passage particulièrement difficile en lui montrant la presque impossibilité qu'il y aura pour le groupe de fléchir la consigne.

A l'appui de cette opinion vient s'ajouter, à Sacy l'affirmation, donnée par un gendarme, qu'on ne laissera certainement pas franchir le village en question on renonce donc à tenter l'aventure, et Hénin revient seul en prenant des chemins de terre un peu exposés.

4 8<sup>bre</sup>

Dans les mêmes conditions que la veille et avec pareil insuccès s'effectue un 1<sup>e</sup> essai de retour.

16<sup>H</sup> Arrivée d'une carte de Marcel disant avoir quitté Irval et être maintenant à Sarcy, avec tout le régiment, et d'une 1<sup>e</sup> lettre d'Hélène du 15 7<sup>bre</sup>.

5/6 8<sup>bre</sup>

A minuit juste un sifflement trop connu vite suivi d'une formidable détonation nous font sauter en bas de nos lits ; c'est un obus qui vient de tomber dans le jardin du D<sup>r</sup> Colanéri défonçant les murs environnants et brisant vitres et véranda chez M. Agon.

Il en passe encore d'autres au-dessus de nous, c'est pourquoi nous descendons à la cave pour une heure environ.

6 8<sup>bre</sup> 14<sup>H</sup> Puis, retour au premier où, tout habillés, nous attendons le jour, étendus sur nos lits.

Arrivée de Mélanie qui vient à l'approvisionnement en même temps que pour se faire enlever deux dents.

Elle tombe mal, car il lui faut presque aussitôt user avec nous de l'abri habituel contre les bombes qui pleuvent encore ; de plus, il lui faut, le lendemain, repartir sans qu'aucun soulagement ait été apporté à son mal, n'ayant trouvé aucun dentiste chez lui.

7 8<sup>bre</sup> Date de l'annonce pour nous d'un deuil de toujours, car c'est à 10<sup>H</sup>1/2 que M. le Curé de Saint-André, avec des précautions oratoires et un tact dont je lui sais gré, mais qui ne laissent que trop deviner sa conclusion, vient me faire part de la mort de notre cher André.

Prostration d'abord et sanglots ensuite ne me permettent pas d'entendre ses paroles de consolation, et c'est bien péniblement que, sous sa dictée, je parviens à copier le communiqué officiel de la Mairie, ainsi conçu :

*« Avis de décès du Sous-lieutenant Perardel André,  
du 132<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup> d'Infanterie, survenu le 7 7<sup>bre</sup> 1914  
à 2<sup>H</sup> du matin à l'Hôpital de l'Ecole supérieure  
des filles, à Bar-le-Duc (N<sup>o</sup> 309)  
Il avait été blessé le 5 7<sup>bre</sup> » »*

A père qui survient et à qui la présence de M. Bacquillon et ma désolation ne font que trop pressentir la triste vérité, un mot dit tout, et c'est dans un accablement sans nom que nous reconduisons notre sinistre messager.

Maudite soit la guerre qui fauche brutalement de si chères existences, et enlève à l'affection des leurs des êtres tendrement aimés !

Pleurons et prions, et que Dieu nous aide.

C'est la veille à 17<sup>H</sup> qu'un brigadier de police s'était présenté 8 rue Jacquard, porteur du pli fatal, et M<sup>me</sup> Jacquesson, surmontant son anéantissement, avait dû en donner reçu.

Une pensée de commisération pour nous, approuvée par M. le Curé de S<sup>t</sup>-André, lui en fit retarder la communication et c'est ainsi que s'écoula pour nous, dans l'ignorance de notre malheur, une nuit qu'elle passa en prières et dans les larmes.

Peu après nous, et par le même organe, M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Legros apprirent la terrible nouvelle ; ces amis nous arrivent à 14<sup>H</sup>, profondément émus et décidés à profiter pour la dernière fois de l'hospitalité de nuit que nous leur offrons depuis quelque temps. Par le C.B.R. ils partent, en effet, le lendemain matin à Dormans pour de là gagner Paris et y séjourner.

A 14<sup>H</sup>1/2, c'est Marie Lallement qui vient nous surprendre après avoir déjeuné à la clinique Mencièrè où elle s'était rendue tout d'abord, espérant y trouver Félicien qui, par extraordinaire, est venu prendre son repas rue de Talleyrand.

Après avoir mêlé ses pleurs aux nôtres, elle expose le but de son déplacement qui est de nous communiquer la résolution prise par nos exilés des Mesneux et de Sacy de partir. Le surlendemain, les uns en voiture, les autres à pieds, pour gagner Epernay, et aller plus loin s'il le faut.

Elle a, en outre, consigne d'abriter en cave certains objets spécialement désignés et de remporter vivres et vêtements divers.

8 8<sup>bre</sup> Lettres à Marcel et à Hélène leur faisant part de notre deuil.

A 7<sup>H</sup> j'accompagne Marie rue Warnier pour l'aider à descendre au sous-sol ce qu'elle a de plus précieux ou de plus utile, et nous nous hâtons, car des obus sifflent dans les environs.

Peu après notre rentrée rue de Talleyrand arrive de Limoges un télégramme donnant l'Hôtel de Bordeaux comme adresse provisoire des familles Perardel, et c'est là qu'aussitôt je lance à Marie-Thérèse une première lettre préparant l'annonce de la triste et fatale nouvelle.

Je m'y fais l'écho de bruits de ville présentant le 132<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup> d'Inf<sup>ie</sup> comme ayant été particulièrement éprouvé dans divers combats ; j'y manifeste mon inquiétude au sujet d'André et y relate la demande de renseignements à son sujet que j'ai déposée à la Mairie il y quelques jours déjà.

Elles ont bien du mal à jaillir de ma plume, ces quelques lignes, et je me souviendrai toujours des larmes qu'elles m'ont fait verser !

A 9 heures Marie reprend le chemin de Sacy à pieds, Hénin l'accompagnant jusque Bezannes, alors qu'Agnès et Suzanne l'attendent là pour l'aider dans le transport de ses colis ; c'est donc à elle qu'échoit la pénible mission d'apprendre là-bas notre grand malheur.

9 8<sup>bre</sup> Deuxième lettre à Marie-Thérèse disant que les renseignements déjà reçus placent André à l'Hôpital de Bar-le-Duc à la suite d'une grave blessure reçue sous Verdun.

10 8<sup>bre</sup> Et c'est le lendemain que rassemblant tout mon courage et après avoir invoqué l'inspiration d'En-Haut, j'écris les pages qui apprendront à mes pauvres gens de Limoges toute l'étendue de leur infortune.

Il paraît que les bombes sifflaient alors, mais je ne les entends pas tellement l'angoisse m'étreint en songeant à ce qu'il faut dire et aux termes à trouver, et je me demande s'il est vraiment possible qu'un tel calvaire soit imposé à un père d'être près de sa fille le messager d'une si terrible nouvelle !

Et pourtant, une plume court fébrilement et j'arrive à poser le point final, tout meurtri tout haletant de la consternation que je vais causer.

Qu'elle parte maintenant, cette lettre de mort, et que Dieu assiste ceux qu'elle va toucher !

11 8<sup>bre</sup> Ce dimanche, en sortant de la grand'messe de S<sup>t</sup> Jacques, M<sup>me</sup> Henri Bertrand me présente ses condoléances émues et me dit avoir entendu parler depuis 3 semaines déjà du décès d'André ; elle n'en avait parlé à personne, craignant de se faire l'écho du fausse nouvelle, et c'est seulement à l'église qu'elle y a cru réellement en voyant mon accablement.

Son mari est en bonne santé, mais c'est à peine si elle peut me le dire, tant l'impressionne l'infortune de Marie-Thérèse.

Au déjeuner de midi, nous avons M<sup>me</sup> Jacquesson qui vient d'apprendre l'hospitalisation de son fils à S<sup>t</sup> Briec : à Dammartin, il a reçu une balle qui, traversant la cuisse gauche, s'est arrêtée dans la droite sans occasionner de fracture.

Il n'a pas beaucoup souffert de sa blessure, et escompte un prompt rétablissement.

- M. Cohen, du petit Paris, m'apprend la mort de son fils, ainsi que celle de Robert Denoncin ; lui aussi connaissait avant moi celle d'André, c'est pour quoi la crainte de me rencontrer l'éloignait depuis quelques temps de la maison, en raison de la promesse faite de nous donner réciproquement des nouvelles des nôtres.

12 8<sup>bre</sup> Au calme relatif de ces derniers jours succède une mauvaise période, car des bombes sifflent de tous côtés, et l'après-midi il nous faut nous terrer pendant 5/4 d'heures.

13 8<sup>bre</sup> A deux reprises différentes (3<sup>H</sup> et 20<sup>H</sup>) nous devons encore descendre en cave, pendant que passent au-dessus de nous les obus qui vont atteindre la pharmacie Millot, la pâtisserie Olza et à nouveau le théâtre.

Le matin arrive la 1<sup>e</sup> lettre de M Legros (du 10) donnant son adresse à Paris, Hôtel de Bretagne et d'Orléans réunis, 23bis rue de Richelieu.

Il a passé à Dormans la nuit du 8 au 9, et est entré le 10 dans la capitale, qu'il trouve peu animée.

M'est apportée aussi une bonne lettre de M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Dechéry, qui sont réfugiés à la Rochelle, chez M. Féval, 8 rue Dauphine.

14 8<sup>bre</sup>

Se passe paisiblement : il est de même du 15 8<sup>bre</sup> qui aurait été une des moins mauvaises journées du mois si une ardente bataille n'avait commencé à 20<sup>H</sup> pour se dérouler pendant 5<sup>H</sup>. C'est aux portes mêmes de la ville que la lutte s'est engagée (directions Vitry, Cernay et Bétheny) les Allemands voulant forcer l'entrée. Nos mitrailleuses et nos fusils surent les arrêter, et c'est en laissant de nombreux morts sur le terrain qu'ils durent se retirer.

Hier, étaient enfin arrivées, en date du 12, des nouvelles d'Eprenay donnant l'adresse de toute la caravane ; en commun, on est installé chez M. Janer, 7 rue du Pont-Neuf. Et c'est seulement le 15 qu'est distribuée la lettre du 9 relatant les détails du voyage, qui s'est effectué pour tous dans de bonnes conditions mais avec assez de fatigues.

M'est remise aussi une missive d'Hélène, du 11, disant que tout va bien à Auxerre.

16 8<sup>bre</sup>

Réception d'une lettre d'Agnès (Eprenay 13 8<sup>bre</sup>) disant la visite reçue de M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Charles Coche qui ignoraient tout des infortunes des nôtres ; ces bons amis partagent notre peine et pleurent avec nous celui qui avait su si pleinement conquérir leurs sympathies.

Il n'y aurait rien autre de marquant à l'actif de cette journée si je n'avais pas eu de courrier à jeter à la Poste, provisoirement transférée à l'Ecole communale de la rue Libergier.

Père avait bien voulu se charger de la commission, ne se doutant pas qu'un sifflement trop accentué l'empêcherait de l'accomplir jusqu'au bout. Une bombe passait, en effet, au-dessus de lui pour aller tomber dans le bas de la rue Libergier et y faire deux victimes, et c'est tout émotionné qu'il rétrograda, remettant au lendemain le départ de mes lettres.

Se passent dans l'habituel branle-bas, mais sans incident notable.

17 et 18 8<sup>bre</sup>  
19 8<sup>bre</sup>

De Limoges 16 8<sup>bre</sup> on m'accuse réception de mes lettres des 8, 9 et 10.

Henri ne s'étend pas sur la désolation qu'elles ont causée ; je la sens, je la partage et c'est pourquoi mes larmes coulent à flots dans un double sentiment de douleur qui m'associe à sa pensée, et d'admiration pour le sublime courage dont il fait preuve.

Que personne ne se laisse abattre, dit-il ; face à l'adversité, et haut les cœurs !

- Rien à signaler dans notre triste vu rémoise, si ce n'est l'inquiétude qui la mine quand nous songeons à Marcel, dont aucune nouvelle n'est parvenue depuis le 4 8<sup>bre</sup>.

20 8<sup>bre</sup>

Lettre d'Auxerre 16 8<sup>bre</sup> par laquelle Hélène dit la peine qu'elle éprouve de la mort d'André et la consternation qu'elle a provoquée dans son entourage.

21 8<sup>bre</sup>

Enfin ! Carte de Marcel (10 8<sup>bre</sup>) qui nous rassurerait complètement si nous ne le savions englobé dans des masses de cavalerie qui guerroient dans le Nord ; qu'il en vienne vite une autre pour calmer nos troupes !

Puis, 1<sup>e</sup> lettre de Marie-Thérèse (17 8<sup>bre</sup>) qui dépeint son immense douleur et sa résignation à la volonté de Dieu ; sa vaillance est héroïque et m'émeut profondément.

Je décachette aussi un pli de Bar-le-Duc adressé à M. Legros qui, par avance, m'a donné l'autorisation de l'ouvrir : il émane de M<sup>me</sup> Baudart qui répond aux renseignements demandés.

Par l'infirmière qui l'a soigné, elle a pu savoir que blessé à la tête le 5 7<sup>bre</sup> à la bataille de Beauzée, André n'a été hospitalisé que le 6 à 23<sup>H</sup>. Il n'avait plus sa connaissance au cours du pansement qui a aussitôt été fait ; ses extrémités étaient déjà froides et on lui enveloppa d'ouate les pieds et les mains.



Le 7, vers 3<sup>H</sup>, on put espérer le sauver car la chaleur revenait et le pouls se ranimait, mais vers 6 heures on s'aperçut que la fin approchait, un prêtre lui donna l'absolution et à 7 heures il s'éteignit.

Son alliance et une autre bague à brillant lui furent enlevées, jointes à sa plaque d'identité et envoyées au Ministère de la Guerre.

Et maintenant, il repose au cimetière de Bar-le-Duc, où M<sup>me</sup> Baudart va fleurir sa tombe.

Cette communication, que j'envoie de suite à Limoges, me trouble profondément ; par la pensée j'assiste au martyre de notre cher André avec l'impression que si la perte de sang avait été arrêtée par des soins plus immédiats il aurait pu être sauvé, et cette idée sera ma hantise de toujours !

Dans cette journée, le bombardement nous laisse quelques répit, ce dont Père veut profiter pour aller se rendre compte de l'état du cimetière de l'Est, qu'on dit ravagé par les nombreux projectiles qui y sont tombés.

Il y parvient sans encombre, mais à peine a-t-il pu constater qu'il y a exagération dans les racontars qu'un sifflement prolongé, tôt suivi d'un formidable éclatement tout proche, l'avertit brutalement que c'est là zone dangereuse. Et dans sa retraite hâtive, même chute d'obus se reproduit 2 fois sur un parcours de 300<sup>m</sup>.

Fortement impressionné, Père rentre en promettant d'être plus prudent à l'avenir, et j'appuie de mon mieux sa résolution.

J'avais eu auparavant la visite de Léon Cailliau qui a quitté définitivement Villedomange, et rentre à Reims après avoir, dans une de ses courses à Epernay, vu mon monde dont il donne de bonnes nouvelles.

Pas de fait saillant.

22 8<sup>bre</sup>  
23 8<sup>bre</sup>

Réception d'affectueuses condoléances de Monsieur et de Madame Dechéry qui, en termes émus s'unissent à nous pour pleurer le cher disparu.

A 11 h ½ deux bombes d'aéroplane tombent avec grand fracas, rue Marlot et rue du Couchant ; et à 14<sup>H</sup> c'est une lutte d'avions, au-dessus même de la ville, qui se termine sans que personne ait paru en tirer avantage.

24 8<sup>bre</sup>

Bonne lettre d'Auxerre (21 8<sup>bre</sup>), où tout continue à bien aller ; on y a changé de domicile, et l'adresse actuelle est maintenant 26 rue de Paris.

D'Epernay aussi arrivent 4 pages de Suzanne qui traduisent l'impatience du retour qui talonne toute la Colonie, et l'ennui que l'échange de nos correspondances ne puisse se faire en moins de 8/10 jours.

Dans l'après-midi nouvelle lutte d'aéroplanes, sans souci du danger, tout Reims est dehors de chez soi et on suit anxieusement les péripéties d'un combat qui paraît tourner au désavantage de l'Allemand, qui baisse et s'incline, alors que nos frénétiques applaudissements saluent nos hardis Français.

Hélas ! nos manifestations sont prématurées, car on voit le maudit se relever lentement, passer au-dessus de nos lignes et aller atterrir chez les siens.

Pour répondre à M<sup>me</sup> Ragot, qui s'informe de M<sup>elle</sup> Henriette Hutin, je vais à 17<sup>H</sup> rue du Levant ; les portes du N°11 sont closes et personne ne répond à mon coup de sonnette, mais une voisine qui en a les clefs, m'assure que chez Védie-Jacquard j'obtiendrai tous renseignements utiles au but de ma démarche.

J'y cours (au sens exact du mot) car des obus éclatent dans les environs de la caserne Colbert, et je trouve, en effet, M<sup>elle</sup> Hutin installée rue des Augustins 6 ; chez son frère qui l'a recueillie depuis le 17 7<sup>bre</sup>.

Tous deux paraissent enchantés d'être maintenant rapprochés.

25 8<sup>bre</sup>

De Marie-Thérèse, lettre du 21 admirable de résignation chrétienne et de courage presque surhumain ; dans le culte de son cher André, qui de Là-haut veillera sur elle et

n'aura jamais rien à lui reprocher, elle vivra pour ses enfants, pour ses beaux-parents, n'ayant comme seul guide que le sentiment du devoir.

La matinée de ce dimanche avait été peu bruyante, et laissait entrevoir la possibilité d'une promenade tranquille pour l'après-midi.

Erreur, dès 14 heures des obus nous sont envoyés qui tombent un peu partout et conseillent aux gens prudents de rester chez eux.

Félicien, qui depuis son retour à Reims vient de temps à autre partager notre dîner ; nous arrive ce soir-là tout émotionné par la vue de plusieurs des victimes de ce bombardement, qui ont été amenées à l'Hôpital Mencièrè avec d'affreuses blessures et dans un état lamentable.

26 8<sup>bre</sup>

Journée de chaude bataille au-delà de la Neuville et Courcy sans conclusion pour nous puisque notre situation reste toujours la même.

Le courrier de 14<sup>H</sup> apporte :

Lettre d'Hélène du 23 contenant demande que lui ont faite M.M. L. Soisson et fils d'Auxerre, pour l'obtention de renseignements sur la possibilité d'un voyage d'achats à faire à Reims, et la retenue ferme à faire chez nous de Flanelles blanches et de ceintures jusqu'à concurrence de 100 pièces ;

et lettre d'Epernay (du 20) contenant de sympathiques pages de nos amis M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Charles Coche qui, toujours à Villeneuve (16 8<sup>bre</sup>) disent à nouveau combien ils sont de cœur avec nous dans les épreuves que nous traversons.

27 8<sup>bre</sup>

Lettre du 25 de M. Legros qui a quitté l'hôtel pour aller chez son cousin, M. Georges Debonnaire, 32 boulevard de la Villette.

Avec Madame, il ne se rendrait à Limoges qu'autant que les événements forceraient Henri à y prolonger son séjour ; il attend donc à Paris l'indication directrice de ses mouvements.

Journée ni plus, ni moins agitée que les précédentes.

28 8<sup>bre</sup>

Dès 8<sup>h</sup>1/4, une affectueuse lettre de Marcel (du 24) vient éclairer d'un rayon de soleil les si sombres heures que nous traversons.

Il a participé aux engagements du Nord, peinant tant et plus et de toutes façons, supportant vaillamment la fatigue des jours de bataille avec la crânerie du vrai soldat français ; mais ce qui l'abat, notre cher fils, c'est de savoir la mort d'André, que j'ai cru ne pas devoir lui cacher, de crainte qu'il ne l'apprenne indirectement.

Sa douleur égale la nôtre, et plein de fraternelle commisération pour Marie-Thérèse, il s'unit à nos prières pour lui obtenir la résignation et le courage qui lui sont si nécessaires.

Et d'Epernay (22 8<sup>bre</sup>) c'est Marie qui se fait l'interprète de tous pour dire l'ennui d'un exil aussi prolongé, et l'inquiétude que provoque la rareté des nouvelles.

(Réclamer à ce sujet au Ministre des Postes, car la faute n'en doit être imputée à aucun de nous, je crois ; en ce qui me concerne, j'ai lancé à ce jour à Epernay des lettres en date des 14-15-16-20-21-23-25-26 et 28 8<sup>bre</sup>, et on ne m'a encore accusé réception que des trois premières).

On est heureux d'apprendre que son paresseux de Jean vient enfin de faire ses premiers pas.

Dans l'après-midi, M. René Varin rentre à la maison dont il était parti depuis le 31 août. Son retour s'est effectué de Bourges à Paris en auto, de Paris à Dormans par l'Est, et de Dormans à Reims par le C.B.R.

Pour se mettre au courant de notre vie « en état de siège » il ne saurait mieux arriver, car un calme relatif nous permet de respirer ; mais si au Reims lugubre qu'il ne soupçonnait pas ainsi, venait s'ajouter une séance de canonnade un peu vive ou de bombardement même intense, je crois bien qu'il ne tarderait pas à me fausser à nouveau compagnie.

29 8<sup>bre</sup>

Le réveil est sonné à 4<sup>H</sup> par nos gros canons qui pendant 2 heures, font un vacarme infernal ; ils recommenceront d'ailleurs à 19<sup>H</sup>1/2 et à 22<sup>H</sup>, mais en abrégant leur sérénade.

Entre 6 et 7 heures, une variante survient, qui n'est pas précisément une amélioration à notre régime ; c'est la réapparition de bombes incendiaires qui accomplissent leur sinistre mission en 6 endroits différents. Heureusement, des secours arrivés en temps opportun ont permis d'arrêter l'extension du feu.

30 8<sup>bre</sup>

Même commencement de journée que la veille et même fin ; les obus s'abattent surtout sur le dépôt des machines de la C<sup>ie</sup> de l'Est, sur la voie ferrée elle-même et sur les environs de l'Hôtel-de-Ville. Les plus proches de nous éclatent sur la place des Marchés et rue Carnot en tuant deux personnes.

Dans le lointain, les bruits de bataille s'entendent sans discontinuité.

14<sup>H</sup> lettre d'Epernay (25 8<sup>bre</sup>) disant la nécessité qui va s'imposer de rentrer à Reims pour la Toussaint en raison du retour, pour cette époque, du propriétaire de la maison occupée par les trois familles. Autrement, il faudrait déménager et accepter l'offre d'hospitalité faite par M. Thomas, ancien employé de C. Lallement.

Et Henri (Limoges 27) donne de bonnes nouvelles de tous.

22<sup>H</sup> le sommeil tant désiré allait enfin me gagner quand je dois forcément prêter l'oreille à des bruits bizarres et non encore perçus : c'est, semble-t-il, de la ferraille qu'on agiterait comme prélude à une forte détonation.

Bien vite convaincu que ce sont encore des engins dangereux qui nous sont envoyés, je songe à me lever, et cause à Père qui ne me répond pas ; pour ne pas troubler inutilement son repos, j'attends donc que mon inquiétude soit confirmée par de nouveaux éclatements.

Ils se produisent, en effet, mais en s'éloignant et la nuit se passe sans autre incident.

31 8<sup>bre</sup>

Dès 4<sup>H</sup> nos canons de 75 se font entendre au loin et en feu rapide ; puis à 6<sup>H</sup>1/2 c'est le commencement du bruit d'hier soir.

Vivement levé (Père étant déjà parti) je m'abouche avec Henri qui, déjà renseigné, m'explique que ce sont les projectiles des canons de campagne allemands qui nous ont ainsi troublés.

Très émotionné lui-même la veille, il s'était, ainsi que Madame, préparé à accepter l'hospitalité de ma cave dont il s'était attendu à me voir lui faire l'offre.

Il paraît que les dégâts que ces obus ont occasionnés hier et ce matin sont beaucoup moins considérables que ceux causés par leurs devanciers.

Les lettres reçues dans la journée émanent de M<sup>me</sup> P.D. (27 8<sup>bre</sup>) Marie-Thérèse (28 8<sup>bre</sup>) M<sup>r</sup> Legros (28 8<sup>bre</sup>) et n'apprennent rien de particulier.

De Paul Simon aussi arrivent de sympathiques condoléances.

Et la journée, aussi tapageuse que la présente, n'accuse aucun fait saillant.

Dimanche 1<sup>er</sup> 9<sup>bre</sup>

La nuit passée a été très calme, et on aurait pu reposer en toute quiétude si l'habitude du danger toujours suspendu au-dessus de la ville ne créait une insomnie difficile à vaincre.

Dès le réveil, c'est dans les journaux locaux que nous cherchons le renseignement officiel qui dit où nous en sommes ; voici, concernant la ville, celui qui précise bien la situation peu enviable dont nous souffrons :

« Le Général de Division, Commandant d'Armes de la place, appelle l'attention de la population de Reims sur le danger qui peut résulter des attroupements, quelle qu'en soit la cause, surtout dans les quartiers rapprochés des lignes de feu.

En se rendant en trop grand nombre pendant les journées des 1<sup>er</sup> et 2 9<sup>bre</sup> aux abords des cimetières, les habitants s'exposent à attirer le feu de l'artillerie ennemie tant sur eux que sur les maisons situées dans les quartiers voisins de ces cimetières ».

Par le feu lent, mais continu, du bombardement qui nous a été servi pendant toute la journée, il faut bien reconnaître que cet avis est dicté par la prudence même ; nous le suivons, en nous abstenant de faire à nos morts la pieuse et traditionnelle visite. C'est, pour nos cœurs attristés, une douleur de plus s'ajoutant à toutes celles dont se compose notre vie quotidienne.

Les vêpres des Morts sont chantées à S<sup>t</sup>-Jacques alors que se répercutent lugubrement les détonations de nos grosses pièces de canon, et les nerfs fatigués résistent difficilement à l'impressionnant effet de la cérémonie.

Et pourtant, c'est une journée estivale que celle de ce 1<sup>er</sup> 8<sup>bre</sup> 1914 ; un clair soleil nous réchauffe de ses rayons, faisant un saisissant contraste avec la détresse de nos âmes.

A 14<sup>H</sup>, lettre d'Hélène (29 8<sup>bre</sup>) passant les nouvelles reçues de Marcel (24 8<sup>bre</sup>) qui complètent celles qu'il m'a envoyées directement.

Notre brave soldat déplore l'emploi qu'on fait de son arme ; pas de charges, pas de coups de sabre, mais le combat à pied en tirant avec la carabine derrière les arbres ou dans les tranchées, comme un simple fantassin.

Quelle désillusion pour un Cuirassier !

Et avec cela, les pays traversés sont dévastés et n'offrent aucune ressource permettant d'agrémenter d'une douceur quelconque le peu de variété de l'ordinaire

C'est pourquoi Père, se plaçant au point de vue pratique me fait lui adresser 750 gr de chocolat, que j'entoure d'un cache-nez, et qui s'ajoutant aux divers envois déjà faits par sa chère épouse, lui montreront que tous pensent à lui.

2 9<sup>bre</sup>

A 8<sup>H</sup> lettre d'Epernay, du 30 8<sup>bre</sup> son résumé est qu'on s'y ennuie.

Dans ma visite au 16 du Carrouge, Sohier me montre 3 petits éclats d'obus ramassés dans la cour, qui doivent provenir du projectile tombé à la première heure près de la Caisse d'Épargne.

Journée parsemée des émotions qui sont notre lot de chaque instant ; une nouveauté nous est cependant servie à 20<sup>H</sup> par deux soldats en gaieté qui, en pleine rue de Talleyrand, déchargent 6 coups de leurs fusils.

L'apparition immédiate à leurs fenêtres ou sur le pas de leurs portes des deux ou trois dizaines d'habitants occupant encore le quartier les met rapidement en fuite, ce qui les dispense d'entendre les malédictions dont on les accable.

3 9<sup>bre</sup>

A 9 heures, un avion allemand portant notre cocarde tricolore lance sur la gare, ou sur des groupes d'artillerie stationnés dans les promenades, des bombes dont les éclats rejaillissent jusque sur notre trottoir.

Et toute la journée la même manœuvre a recommencé, alternant avec un très lent bombardement à l'effet démoralisant.

L'énervement qui en est résulté ne nous prédispose pas à accueillir sans émoi les 6 gros obus qui à 19<sup>H</sup> et en 3 minutes de temps touchent terre dans nos environs ; le dîner se terminait, et en grande hâte nous abandonnons tout pour nous réfugier en cave en compagnie des concierges.

Là, pause d'une demi-heure au bout de laquelle nous réoccupons la cuisine en attendant que l'observation du règlement municipal nous oblige à aller coucher.

4 9<sup>bre</sup>

La nuit qui s'en est suivie ne pouvait être bien reposante, et c'est dans un demi-sommeil peuplé de mauvais rêves que nous en avons compté les heures.

Pour ma part, je me souviens que vers 3<sup>H</sup> mes cris m'ont réveillé, me faisant sortir de l'affreux cauchemar dans lequel je me débattais.

14<sup>H</sup> Courrier de Marie-Thérèse (1<sup>er</sup> 9<sup>bre</sup>) avec bonnes nouvelles de tous. Grand vent avec sensible refroidissement de température à Limoges ; on y remédie pour la nuit en modifiant l'attribution des chambres, faite au mieux de la santé de chacun.

Puis lettre d'Hélène adressée à Père (2 9<sup>bre</sup>) apportant, en carte postale, la photographie très bien réussie de la maman et de ses 2 bébés.

Par ces affectueuses correspondances, nous vivons mentalement avec chacun de nos groupes familiaux ; elles nous isolent pour un instant des bruits de guerre sourds ou formidables dont nous sommes enveloppés, et c'est un heureux dérivatif.

Le ciel aujourd'hui est maussade, pluvieux, la température d'une douceur exceptionnelle ; la canonnade elle-même donne avec une mollesse qui ne retient plus l'attention, et on voudrait dormir pour ne plus penser. Triste ! triste !

5 9<sup>bre</sup> La bataille a tenu éveillés, dans la nuit du 4 ou 5, les habitants des faubourgs, alors que le Centre de la ville n'a presque rien entendu.

C'est ainsi que nous avons pu reposer sans nous douter de rien.

En fin du déjeuner pris en compagnie de M<sup>me</sup> Jacquesson, sont distribuées :

1° Lettre Henri (3 9<sup>bre</sup>) parlant des instructions qu'il se propose de passer à Jeanne concernant la somme (et l'emploi à en faire) dont elle aura à donner décharge à M. Delaigle, directeur de l'usine de Bétheniville, actuellement réfugié à Epernay.

Il dit aussi que sa santé ne le satisfait qu'à moitié, ce dont je prends tout de suite contrariété.

2° Lettre Jeanne (1<sup>er</sup> 9<sup>bre</sup>) sans nouvelle marquante.

A 16<sup>H</sup> je rencontre Arthur Pérard qui rentre de l'Yonne où il était parti le 31 août avec ses parents : son frère Jules est dans le Centre.

20<sup>H</sup>1/2 jusque 22<sup>H</sup>3/4 descente et séjour en cave imposés par le violent bombardement subi ; les obus font rage dans le quartier, ce que ne laissait que trop prévoir la reconnaissance aérienne faite dans l'après-midi par un avion allemand, et au cours de laquelle il avait plusieurs fois tracé le même cercle dans l'espace compris entre la gare et le théâtre.

A 23<sup>H</sup> nous montons coucher, sans espoir de repos tranquille.

6 9<sup>bre</sup> Cependant, aucun bruit suspect ne s'est plus fait entendre au cours de la nuit, et la première alerte s'annonce à 8<sup>H</sup> seulement par un gros obus envoyé sur la gare et qui tombe sur le derrière, vers la rue de Trianon.

Au cours de la séance d'hier soir, des projectiles ont été reçus : rue de Vesle, rue Buirette, par le Casino, la maison Delsuc, le 6 de la rue des Chapelains, la pharmacie Ravaud, la chemiserie Viret, la Glaneuse, etc ; nous étions donc bien dans la zone dangereuse et c'est ce qui explique la violence des détonations.

Merci à la Providence de nous avoir préservés !

A 11 heures, en allant chercher du charbon chez Rohart, au chantier de l'avenue Brébant, Hénin est éclaboussé et tout mouillé par la chute d'un obus dans le canal, à 10<sup>m</sup> de lui ; il raccourt en hâte tout émotionné et tout heureux d'en avoir été quitte à si bon compte.

En fin de cette journée, qui a été calme pour le Centre, M. Marolteaux vient, en mon absence, signaler que des pillards se sont introduits dans les caves du 22 de la rue Eugène Desteuque, et qu'il y aurait lieu de faire comme lui et de sauver de suite ce qui y reste.

De lui-même, Hénin part immédiatement se rendre compte des facilités d'accès, et sans la sauvegarde d'un agent de sa connaissance opère une descente qui lui prouve vite que les maraudeurs ont bien passé par là.

Dès mon retour, il me narre par le détail le résultat de sa démarche, et ensemble, nous convenons d'enlever le lendemain à la première heure ce que nous trouverons encore.

7 9<sup>bre</sup> A 8 heures nous allons à l'Hôtel-de-ville chercher l'autorisation de circuler dans les ruines et d'en emporter ce que nous y trouverons, mais c'est le Commissariat du 2<sup>e</sup> Canton qui, seul, a qualité pour nous la délivrer et nous nous rendons boulevard Jamin.

Munis du papier qui nous donne toute liberté nous revenons au but de notre course.

Mais là, la forte émotion m'étreint en mettant le pied sur ces ruines dont l'annoncellement recouvre les cendres de ce qu'a été le nid de nos enfants, et j'éclate en sanglots en pénétrant à la cave que notre cher André tenait en si parfait état.

Hénin respecte ma douleur ; il est impressionné lui-même.

L'inspection des lieux à laquelle il se livre avant moi, lui révèle des traces d'effraction aussi bien sur la porte d'entrée que sur le grillage de sûreté d'un porte-bouteilles maintenant vide, et les nombreux papiers gisant à terre témoignent que tout le Champagne a disparu.

Il y a donc urgence à enlever de suite ce que les maraudeurs ont laissé, et c'est dans cette intention que je viens demander l'aide de Sohier pendant que Henri file chercher caisses et brouette.

Retenu à la maison, je laisse mes employés commencer l'opération du déménagement, et au cours de leur travail ils voient se confirmer les soupçons déjà germé sur la personnalité des maraudeurs : deux groupes de deux pompiers, qui se cachent aussitôt découverts, affirmant par leur présence insolite à cet endroit qu'il n'y a pas lieu de chercher les coupables ailleurs.

Ces tristes sires profitent ainsi de la liberté d'allure que leur procure leur uniforme occasionnel pour dépouiller les sinistrés ! pouah !

Je signalerai le fait à M. de Bruignac, en le prévenant que j'ai cru bien faire en remisant aussi au 23 onze bouteilles champagne trouvées dans la cave de l'Action libérale, voisine de celle d'André.

Le transfert du vin restant se poursuit dans l'après-midi sans pouvoir être terminé ; pour laisser place nette, 3 voyages seront encore nécessaires.

A 17<sup>H</sup>1/2, M<sup>me</sup> Gillet, rémoise émigrée à Epernay, où elle s'est rencontrée avec les nôtres, vient dire qu'elle prendra volontiers les commissions dont on voudra bien la charger pour là-bas, nous préparons donc lettre et boîte de poires qui lui seront portées le lendemain pour 8<sup>H</sup> rue de Thillois 32.

20<sup>H</sup>1/4 Forcés encore de nous abriter, nous passons une heure en cave pendant que brûle une maison annexe de la gare entre cette dernière et la rue de Courcelles.

8 9<sup>bre</sup>

Du 7 au 8, nuit de demi-sommeil qui fatigue plus qu'elle ne repose.

Le courrier apporte deux cartes de Marcel des 29 8<sup>bre</sup> et 1<sup>er</sup> 8<sup>bre</sup> qui n'apprennent rien ; il va bien, c'est le principal ;

Puis lettres J. D. (5 9<sup>bre</sup>) et Marie-Thérèse (6 9<sup>bre</sup>) donnant de tous des nouvelles satisfaisantes.

Du déjeuner de midi, M<sup>me</sup> Jacquesson nous assure que la bataille s'est déroulée une grande partie de la nuit dans les directions de Witry et de Cernay, l'obligeant à se retirer à la cave ; consécutivement, c'est la 5<sup>e</sup> séance de la semaine qu'elle subit ainsi sans se déshabiller.

Un temps brumeux fait de ce dimanche un jour triste à l'excès en fin duquel on voudrait pourtant pouvoir ne pas aller coucher de crainte des surprises de la nuit.

9 9<sup>bre</sup>

Et cependant, elle s'est passée sinon sans grand vacarme, du moins sans nous mettre dans l'obligation de nous lever hâtivement.

Nos gros canons donnaient en feu rapide et nos vitres en tremblaient ; beaucoup de personnes se sont effrayées d'une telle intensité et se sont mises à l'abri.

Pour nous qui, dans ces formidables coups, n'entendions aucune détonation suspecte, nous sommes restés au lit ; si nous n'avons pas beaucoup dormi, du moins nous ne nous sommes pas refroidis.

On dit que la lutte a été très chaude, les Allemands ayant fait grand effort pour rentrer à Reims ; l'attaque venait de la direction de Berry-au-Bac.

Dans la matinée se termine le déménagement de la cave d'André, voici tout ce qui est venu au 23 :

- 135 B. Corbières rouge ordinaire
- 48 B. rouge sans indication de provenance
- 136 B.S<sup>l</sup>-Estèphe rouge 1906
- 4 B. Pommard rouge 1911
- 30 B. blanc ordinaire
- 122 B. Graves blanc 1906
- 4 B. huile d'olives
- Bouteilles vides
- 1 Bidon essence pour auto
- 4 porte-bouteilles
- 2 chantiers
- 1 feuillette vide
- 2 tinettes – 1 planche à laver
- 1 Trépied – Tréteau
- 1 fourneau à lessiveuse
- 4 sacs environ de Houille

L'arrivée et la mise en place chez moi de ces épaves, représentant tout ce qui reste du foyer de nos enfants, me causent une poignante émotion.

Pauvre fille ! quel courage il te faudra encore pour faire face aux nécessités de ta vie nouvelle dans la privation des souvenirs de ton cher mari.

De là-haut, André, soutiens-là et prie pour elle et pour nous tous qui te pleurons.

14<sup>H</sup> Amicale lettre de M<sup>f</sup> et M<sup>mc</sup> Joët-Lagarde qui s'associent à notre deuil, dont un mot du 2 9<sup>bre</sup> leur avait fait part.

Ils disent avoir vu Marcel, de passage à Fère-Champenoise peu après la bataille de la Marne ; selon eux, leur garde-manger n'offrait pas beaucoup de ressources à ce moment, et ils n'ont pas pu ravitailler à leur gré notre grand cuirassier, qui a cependant emporté ce qui leur restait de chocolat.

10 9<sup>bre</sup> Lettre de M. Legros (8 9<sup>bre</sup>) disant qu'à la réunion des Marnais, à Paris, nos sénateurs et députés continuent à conseiller de ne pas rentrer à Reims.

Une seule alerte dans la journée nous oblige à nous abriter ; elle se produit à 22<sup>H</sup>.

En hâte nous nous habillons et descendons passer une heure en cave.

11 9<sup>bre</sup> Un lent bombardement répartissant des obus un peu partout a sévi toute la journée ; c'est entre 12<sup>H</sup>1/2 et 13<sup>H</sup>1/2 seulement qu'il nous a forcés à abrégé le déjeuner pour nous garer de ses effets.

Beaucoup d'éclats sont tombés devant le 23, provenant des projectiles qu'ont reçus les immeubles des docteurs Simon et Lelièvre.

A 13<sup>H</sup>45 : lettre de J. D. (9 9<sup>bre</sup>) donnant des détails sur l'organisation de la vie de famille d'Epernay ; pas pour nous d'aller leur tenir compagnie.

Honorine veut aussi rester avec elles.

Ce n'est pourtant qu'à 23<sup>H</sup> que je leur donne le bonsoir définitif, car à partir de 21<sup>H</sup> il avait fallu à nouveau se mettre à l'abri.

La tempête fait rage ; on ne peut s'empêcher de songer que si des bombes incendiaires nous étaient lancées le feu se propagerait avec une rapidité et une intensité qui rendraient tout secours illusoire. Avec cette hantise, dormez si vous pouvez.

12 9<sup>bre</sup> Sans interruption, le canon s'est fait entendre de 6 à 22 heures, et comme d'usage les bombes ont été partagées entre les différents quartiers.

A 13<sup>H</sup>1/2, lettre de Marie-Thérèse (8 9<sup>bre</sup>) demandant que j'envoie copies des pages d'André des 28 août et 5 7<sup>bre</sup>. Je les prépare ; bien souvent mes yeux se mouillent pendant ce travail, et c'est bien péniblement que j'arrive à le terminer.

En les envoyant demain à Limoges, je prierai qu'on m'autorise à y adresser aussi les originaux, que je trouve trop exposés ici.

A 22 heures, descente forcée en cave avec séjour jusque minuit.

13 9<sup>bre</sup>

Les racontars de ville disent que la grosse canonnade qui nous remue depuis deux jours a enfin abouti à un résultat favorable pour nous : après des prises et des reprises de part et d'autre du fort de Brimont, celui-ci nous serait resté. Si c'était vrai, les autres forts encore allemands ne pourraient plus tenir les dépenses journalières se récapitulent en fin de semaine pour être supportées par chaque groupe proportionnellement à son effectif ; puis lettre d'Hélène (9 9<sup>bre</sup>) transmettant les bonnes nouvelles de Marcel reçues en date du 3.

Il est en Belgique depuis le 16 8<sup>bre</sup> ; au préalable il avait combattu près de Béthune défendant avec des Dragons un passage à niveau, et c'est là qu'a été blessé le Colonel Cochin.

Il dit n'avoir pu changer de linge depuis le 27 7<sup>bre</sup> !

Après avoir occupé longtemps un poste très périlleux, André Ragot est revenu à Trigny tenir un emploi plus tranquille ; quant à Charles Gérardin, il est question pour lui de gagner le front ;

Et enfin lettre de condoléances de Pierre Mennesson à Marie-Thérèse, qui dit être allé prier à Bar-le-Duc sur la tombe bien entretenue et toute fleurie de notre cher André.

18<sup>H</sup>1/2 Nous nous mettions à table quand ..... boum ; 14 marches à descendre, pour ne les remonter que ¾ d'heure après ! L'émotion ne nous avait pas servi d'apéritif et il a fallu se forcer pour faire honneur au dîner.

En cours de soirée, M<sup>me</sup> Hénin demande à passer la nuit à la cave avec sa fille et les deux enfants ; pour offrir à tous plus de confortable, je descends les deux fauteuils du 1<sup>er</sup> étage et les laisse s'organiser, en leur souhaitant que la nécessité ne s'impose longtemps, et la délivrance approcherait.

Cette lueur d'espoir ragaillardit et aide à tuer la journée sombre et pluvieuse qui, malgré sa dangereuse animation coutumière, n'offre rien de marquant à signaler.

A son arrivée pour le dîner de 18 heures, Félicien annonce que la nouvelle révision, qu'en même temps que tous les hommes du service auxiliaire, il a passé aujourd'hui, l'affecte désormais au service armé.

Les conséquences de cette mutation, qui peut plus tard lui faire prendre rang parmi les combattants, m'impressionnent profondément ; avec lui et pour n'inquiéter personne des siens, nous convenons de n'en informer aucun des membres de nos familles.

20<sup>H</sup>1/2 Hénin et le concierge de l'école d'en face viennent me signaler qu'au second étage de la bijouterie Leroy brille une lumière insolite ; avec eux je vais m'en rendre compte, et constate qu'en effet une fenêtre, dont les carreaux sont cassés, projette sur la charcuterie Cogne une clarté qui pourrait servir d'incitation aux pointeurs ennemis.

L'appartenance ainsi suspecté est d'angle, ce qui lui permet de répandre des rayons électriques également sur les immeubles Lapchin et des Sœurs de charité. Plus de doute pour nous, c'est un point de repère qui va nous attirer des obus, et notre conviction se trouve fortifiée du fait qu'on ne répond ni à nos coups de sonnettes, ni aux violents coups de poings que nous lançons dans la devanture.

Je conseille à mes deux hommes de se rendre au commissariat central pour faire part de nos soupçons et demander que le nécessaire soit fait.

Leur arrivée au milieu des agents jouant aux cartes n'émeut personne, et on leur répond qu'on va y voir.



Patiemment avec eux, j'attends dans la rue et sous la pluie l'exécution de cette promesse, mais comme au bout d'une demi-heure rien ne surgit, je vais avec M. Stenger réitérer la démarche. On nous assure que deux hommes sont partis qui, ayant pris un autre chemin que nous, sont sûrement maintenant sur les lieux.

Cette course dans des rues absolument désertes et sombres, sans un ciel sans étoiles, et alors que dans le lointain sifflent les obus est troublante à l'excès ; on n'aimerait pas à la faire seul, et pour plus de sécurité, c'est bras dessus bras dessous que nous la terminons.

Peu après arrive enfin M. Honoré, de la sûreté, qui reconnaît le bien fondé de notre exposé, mais se déclare incapable de faire quoi que ce soit pour faire cesser cet état de choses ; il faudrait pour forcer légalement la porte la présence d'un commissaire de police.

En présence de notre étonnement plus que véhément, il décide d'aller demander aide au poste militaire de l'Hôtel-de-Ville, et revient un quart d'heure après porteur d'un refus formel de son chef qui, en l'occurrence et couvert par les règlements, ne peut rien faire.

C'est une patrouille qui, seule, aurait qualité pour agir.

Comme il n'en passe pas, nous devons nous séparer sans avoir pu faire éteindre cette inquiétante lumière.

De ce fait, je décide de passer la nuit en cave étendu sur deux fauteuils, et j'y repose aussi bien que faire se peut, pendant que Père dort tranquillement dans son lit d'un sommeil qu'aucune alerte n'a troublé.

14 9<sup>bre</sup> Et à 6<sup>H</sup>1/2, la lumière brillait encore !

Par l'explication donnée dans la matinée par Mme Bellevoye, nous apprenons que nos craintes de la veille étaient sans fondement.

La femme chargée de la garde de l'appartement y procédait à une inspection, à 17<sup>H</sup>, quand le passage d'une bombe l'effraya ; fuite rapide, en oubliant d'éteindre l'électricité, et voilà, réduit à des causes moins tragiques, un incident qui a révolutionné quelques maisons du quartier.

Il prouve qu'il n'y a pas lieu de prendre à la lettre les règlements municipaux qui enjoignent l'extinction des feux pour 19<sup>H</sup> puisque, au centre même de la ville, un appartement peut rester illuminé toute une nuit sans que personne en prenne ombrage.

15 9<sup>bre</sup> 14<sup>H</sup> Bonne lettre d'Henri, du 12 9<sup>bre</sup>

Usant de l'installation préparée hier, c'est à la cave et cette fois dans un lit de fer garni en conséquence que j'ai passé la nuit écoulée ; pour couvertures, j'ai emprunté au magasin celles en consigne qui ont servi à notre fabricant d'Orléans pour emballer son dernier envoi, et ayant bien chaud j'ai pu reposer mieux que je ne l'aurais fait au premier étage, puisque des passages de troupes ont réveillé Père, alors que dans mon trou je n'ai rien entendu.

Autrement, la nuit a été assez calme.

La matinée est sombre et glaciale, et à 11<sup>H</sup> apparaissent les premiers flocons de neige, auxquels succède bientôt une abondante et froide pluie qui fait de ce dimanche un jour de mortel ennui.

M<sup>me</sup> Jacquesson elle-même était toute morose, et n'apportait qu'une attention distraite au pourtant délicieux lapin qui, pour la première fois depuis la dispersion de la famille, variait si agréablement notre ordinaire.

Une lettre de Marie-Thérèse l'attendait (13 9<sup>bre</sup>) ; pour moi, le courrier n'a apporté que d'affectueuses condoléances de Marguerite Heitz, réfugiée à Prefailles.

16 9<sup>bre</sup> Lettres : d'Hélène (13 9<sup>bre</sup>) apportant de bonnes nouvelles de Marcel du 7 ;

De J. D. (11 et 13 9<sup>bre</sup>) la dernière contenant les lignes mêmes que notre cher cuirassier a lancées à Epernay également le 7. il se plaint de ne rien recevoir de Reims, et

cependant sans compter mes pages parties aujourd'hui, je lui ai écrit les 22-28 8<sup>bre</sup>, 3 et 9 9<sup>bre</sup>.

Ne pas pouvoir communiquer plus rapidement de lui à moi et réciproquement est une souffrance de plus s'ajoutant à celles déjà bien suffisantes qu'entraînent pour tous les circonstances actuelles.

17 9<sup>bre</sup>

Pas d'alerte dans la journée ; cela nous est réservé pour la nuit, car les obus s'annoncent à 22<sup>H</sup> pour continuer lentement jusqu'à minuit, puis encore de 2 à 4<sup>H</sup> ; comme ils ne paraissent pas être pour un quartier, nous hésitons à nous lever et finissons par ne pas quitter nos lits. Néanmoins, nous n'avons guère dormi.

Au cours de ces séances, l'esplanade Cérès, la place et la rue Clovis, la rue Hincmar, la rue Polonceaux ont été particulièrement éprouvées. Dans la journée, ce sont les environs de la gare qui, par avions et canons, ont été surtout visés.

Lettre Charles Coche (16 9<sup>bre</sup>) annonçant qu'il a quitté Villeneuve pour revenir à Oiry ; sa santé et celle de Madame laissent à désirer.

18 9<sup>bre</sup>

La nuit passée a été d'une absolue tranquillité et a permis de bien reposer, compensant ainsi l'insomnie de la précédente.

Il est heureux qu'on n'ait pas été obligé de la couper par une descente au sous-sol, car l'épaisse couche de givre qui, au réveil, couvre les toits prouve qu'elle a été très froide.

A 8 heures, nos gros canons donnent avec une violence et une sonorité non encore entendues ; les détonations sont tellement fortes que la maison en est toute secouée et on se demande si les vitres pourraient supporter longtemps un pareil ébranlement.

Heureusement, cela dure peu, et dans son ensemble la journée est assez paisible.

A 17<sup>H</sup>3/4, au lieu de Félicien attendu c'est M. Jacques Charbonneaux que j'introduis en cuisine. Un mot du gendre l'accrédite près de moi et lui donne qualité pour recevoir les titres et coupons qu'on me dit de lui confier ; le tout est pour remettre à sa tante M<sup>me</sup> Jules Benoist qui, retournant demain à Epernay, veut bien se charger de les porter à C. Lallement.

19 9<sup>bre</sup>

Pas de trouble-sommeil pendant la nuit écoulée.

8<sup>H</sup> Lettre d'Henri (16 9<sup>bre</sup>) signalant l'humidité et le froid qui règnent à Limoges, et carte de Marcel (12 9<sup>bre</sup>) accusant réception de mes pages des 22 et 28 8<sup>bre</sup>, et de l'envoi chocolat du 3 9<sup>bre</sup> ; sa santé est bonne.

12<sup>H</sup> La journée d'hier, notée ci-dessus comme calme, a été au dire de M<sup>me</sup> Jacquesson, angoissante à l'excès pour l'extrémité du faubourg Cérès, qui a reçu quantité d'obus de bataille. Ils étaient destinés, sans doute, à nos batteries établies en avant, mais beaucoup s'égarèrent en ville, ce qui a forcé notre amie à passer en cave une grande partie de la journée.

Elle nous apporte des œufs que M<sup>me</sup> Legros lui a dit d'enlever de chez elle, et nous les partageons fraternellement, mais l'usage qu'on essaie d'en faire dès le soir révèle qu'ils ne sont plus bons.

20 9<sup>bre</sup>

A sa visite du matin, Félicie, se faisant l'écho des canons de ses voisins, exprime sa crainte que pour des raisons d'ordre militaire l'évacuation du quartier soit prescrite à brève échéance.

En prévision et pour laisser le moins de butin possible aux pillards qui ne manqueraient pas, dans cette éventualité, de pénétrer dans les immeubles déserts, j'envoie Hénin qui avec sa brouette, et en deux voyages, rapporte conserves, fruits et vins.

Il continuera demain.

Et s'il lui faut s'en aller, je dis à Félicie de venir se réfugier rue de Talleyrand.

21 9<sup>bre</sup>

La journée d'hier se serait passée sans fait notoire si dans ses dernières heures une courte, mais vive alerte, ne nous avait révolutionnés.

A 22<sup>H</sup>10, en effet, 2 bombes passent à une seconde d'intervalle au-dessus de nous pour aller tomber sur le théâtre et devant le Palais de Justice.

Je me lève en vitesse pour inspecter nos environs qui n'accusent rien d'alarmant ; Père reste donc au lit, et peu après je m'y remets aussi.

A 4 heures, même vive secousse et les deux projectiles vont rue des Capucins, devant le Commissariat de police du 1<sup>er</sup> Canton, et rue Chanzy, devant l'ancien Grand séminaire ; nous ne bougeons pas, et nous avons raison puisque tout s'arrête là.

Plusieurs fois dans la journée, le même fait se reproduit, mais dans des directions plus éloignées, et c'est ainsi entraînés qu'à 20<sup>H</sup>30 nous arrivons à l'obus final, qui vient anéantir les immeubles Bellevoye et Gomet (nos voisins), en brisant la plupart de nos vitres.

Nous étions tranquilles en cuisine, lisant ou écrivant, et n'ayant rien entendu du sifflement précurseur, aussi la formidable détonation nous a-t-elle fortement émus, et c'est en toute hâte que nous nous précipitons au dehors.

La cour est remplie d'une fumée âcre et suffocante qui nous arrête un instant ; puis trouvant la loge du concierge sans lumière, j'appelle anxieusement Hénin que je crains blessé. Heureusement, il n'en est rien et c'est tout placidement que, sortant du sous-sol de l'emballage, où avec les siens il était allé préparer l'installation de nuit, il répond à mes cris : n'ayant perçu qu'une détonation atténuée, il ne se doutait pas du désastre d'à côté.

Avec lui, nous sortons enfin, et éclairés de nos seules lampes Pigeon nous aidons 3 voisins, déjà sur les lieux, dans le sauvetage des habitants pris dans les décombres ; c'est ainsi qu'en sont tirés indemnes M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Bellevoye et les gardiens de chez Gomet avec un bébé qui ne s'est même pas réveillé.